

# BULLETINS

ET MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE PARIS

---

EXTRAIT

---



PARIS-VI<sup>e</sup>

15, Rue de l'École-de-Médecine, 15

1910-1919

1915

## LES INDIENS DE MALLASQUER <sup>1</sup>.

Étude ethnologique

PAR M. LE D<sup>r</sup> RIVET

Médecin de la Mission Géodésique française de l'Équateur.

Les Indiens de Mallasquer vivent dans une région assez mal connue située au Nord de la République de l'Équateur, à l'ouest de la Cordillère occidentale, à cheval sur la frontière Colombienne, le long des rives du rio San-Juan (une des origines du rio Mira) et de ses affluents supérieurs, en particulier le rio de la Plata et le rio Santa Rosa (appelé autrefois Chuchuri).

Il y a un siècle, ces Indiens étaient nombreux et formaient une série de petits groupements relativement florissants, appelés : Mallasquer, San-Juan, Chical, Quinchul, Untal, Chucan, Chilma, Cuachapi, Tiuquer, Pindical. Mais actuellement il ne reste plus que les villages de San-Juan et de Mallasquer, voués eux-mêmes à une disparition rapide puisqu'on n'y compte plus qu'une population d'environ 300 individus.

Pour se rendre du Tulcan <sup>2</sup> à Mallasquer, il faut deux jours de route, par un chemin assez mauvais, qui traverse la Cordillère par un col élevé situé entre la montagne Chiles au sud et le Cumbal au nord, tous deux anciens volcans éteints, couverts de neiges perpétuelles. Le seul village que l'on rencontre est celui de Chiles, formé de quelques misérables huttes. La Cordillère passée, un sentier à peine tracé, encombré de broussailles conduit à la population de Mallasquer, déjà située dans la zone chaude, puisque la température moyenne est de + 20° centigrades. D'immenses forêts recouvrent la région où de rares blancs sont venus sans grand résultat jusqu'ici en raison de l'absence de chemins, défricher quelques terrains et faire quelques plantations de canne à sucre et de café.

Les deux villages de Mallasquer et de San-Juan ne sont pas en réalité des villages au sens que nous donnons à ce mot. L'Indien n'aimant pas la vie en commun, chaque famille s'isole en pleine forêt séparée l'une de l'autre par des distances souvent fort grandes. Le village n'est que le point de rassemblement où chaque fois que vient le prêtre, c'est-à-dire tous les ans, les Indiens viennent se grouper pour célébrer les fêtes religieuses, faire baptiser les enfants, bénir les nouvelles unions et réciter les prières pour les morts.

Une Chapelle de « barabeque » c'est-à-dire faite d'une carcasse de bambou (caña guada : *g. latifolia* et *augustifolia*) recouverte de terre, au toit formé de feuilles de l'arbre que les Indiens appellent bijao (*heliconia*

<sup>1</sup> Je remercie ici le capitaine Orellano, ancien officier équatorien attaché à la Mission géodésique française de l'Équateur et M. César Moncayo, curé de Cumbal des renseignements qu'ils ont bien voulu me fournir pour cette étude.

<sup>2</sup> Tulcan, chef-lieu de la Province équatorienne du Carchi.

bihai et heliconia latispatha), une cabane pour le prêtre, une autre pour l'Indien syndic, huit cases (ranchos) environ où vivent trois ou quatre familles, constituent cet embryon de village. Au moment des fêtes, chaque Indien vient y construire pour les siens un simple abri (ramadas) sans parois latérales, espèce de hangar ouvert à toutes les intempéries, qui lui suffit dans ce climat doux pour les quelques jours qu'il passe loin de sa case.

Habitant une région chaude l'Indien de Mallasquer se contente d'un vêtement assez sommaire.

Les hommes portent une espèce de chemise étroite et sans manches (cuzma) qui tombe jusqu'aux genoux, faite d'un tissu de laine dur, de couleur noire, teinte par eux-mêmes avec les feuilles d'añil (indigo) arbre qui croît spontanément et en abondance dans la région ; un caleçon en toile (tambo) très ajusté et court qui ne descend que jusqu'aux genoux ; une coiffure de feutre gris sans bords (paluta) assez analogue comme forme à un bonnet turc.

Quelques-uns portent en outre une espèce de grand poncho de laine blanche à raies noires de 4 mètre 20 de long sur 60 centimètres de large, appelé « Capisayo ».

Les femmes ont une chemise de toile, une espèce de manta (tupullisca) pièce de drap de laine rouge pliée en double, dont elles se couvrent les épaules et qu'elles attachent sur le devant de la poitrine avec une épingle en os ou en cuivre ; une jupe formée par une autre pièce de drap de laine noire ou rouge qui leur cache à peine les genoux.

Les hommes portent les cheveux coupés courts ; les femmes les portent longs, réunis à la nuque en un seul faisceau, fortement liés et enveloppés dans une bande de laine sur toute leur longueur.

La maison de l'Indien de Mallasquer est comme son vêtement en rapport avec le pays qu'il habite : 6 grandes poutres de « helecho » bois incorruptible à l'humidité, sont enfoncées dans le sol, 4 à chacun des angles d'un quadrilatère de 5 à 7 mètres de long sur 4 mètres de large, 2 au milieu de chacun des grands côtés. A mi-hauteur de ces montants sont fixées des poutres horizontales sur lesquelles reposera le plancher en canà guadua, plancher consolidé de poutres de soutien appelées « puntales ». Le toit fait en feuilles de « bijao » (heliconia latispatha) repose sur les extrémités des six poutres verticales. L'air circule donc entre le sol et le plancher de même qu'entre le plancher et le toit. Les assemblages des diverses pièces de la charpente sont fait à l'aide d'une liane très souple et très résistante appelé « pingual ». Pour accéder à l'unique étage de cette maison rudimentaire, un tronc d'arbre entaillé au machete sert d'escalier. Si l'Indien travaille à quelque distance de sa maison il se contente de tourner les degrés de l'escalier vers le sol.

Un appel du visiteur le fera bientôt apparaître. S'il s'absente pour quelques jours, connaissant l'honnêteté de ses compatriotes, l'Indien se

contente d'étendre son escalier sur le sol ; cette simple précaution suffit à protéger ses richesses qui restent exposées aux yeux de tous.

Ces richesses sont d'ailleurs assez limitées : quelques marmites de fonte, un ou deux machetes, quelques haches et outils de charpentier et c'est tout.

L'Indien de Mallasquer vit en agriculteur et la nature qui l'entoure est suffisamment riche pour subvenir à ses simples besoins. Il cultive, mais d'une façon très restreinte le bananier, la canne à sucre, la coca, la yuca (manihot aipi), le maïs, et parmi les fruits les aguacates (peosea gratisima) les narangilles (solanum quiteuse), les guayabas (Psidium sp.) les guabas (Inga sp.) et les ananas, qui sont de qualité supérieure. Depuis quelques années, il cultive en outre le café et la quina roja. Dans les bois environnants, on trouve en abondance des essences d'arbre précieuses, le cèdre, le caoutchouc, blanc et noir, une foule de résines, la gomme copal, l'encens, le condurango, la salsepareille, la tagua (corrozo), l'indigo, etc... Les abeilles sauvages donnent aussi un miel très apprécié et une cire renommée. L'Indien actuel ne s'occupe nullement des grandes richesses minières que renferme son pays, bien qu'on retrouve encore des traces de leur exploitation dans des temps antérieurs. A-t-il conservé le secret de certains filons particulièrement riches ? Voici une curieuse tradition qui m'a été raconté par M. César Moncayo, curé de Cumbal, et qui semblerait le prouver. Il y a 80 ans, l'oncle de ce prêtre, prêtre lui-même de Mallasquer, avait inspiré une grande confiance à l'Indien qui lui servait de sacristain. Un jour où le curé semblait triste et se plaignait de sa pauvreté, le sacristain lui offrit de le conduire à un endroit où il trouverait de l'argent en quantité, à la seule condition de se laisser bander les yeux jusqu'au point où se trouvait la mine. L'offre acceptée, l'Indien chargea sur les épaules le prêtre qui revint effectivement à Mallasquer avec une grande quantité d'argent. Une « totirma » espèce de vase fait avec ce métal existerait encore en possession de la famille.

Je dois dire qu'on retrouve une tradition presque identique dans presque tous les endroits où l'on soupçonne de grandes richesses minières. Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, l'Indien se contente des ressources plus faciles que lui offre la belle nature qui l'entoure.

Dans la culture, l'homme fait le gros œuvre. C'est lui, lorsqu'il veut établir son champ, constituer sa « chacra » qui abat les arbres et sème ; mais c'est la femme qui entretient et nettoie le champ ainsi créé, c'est elle qui récolte la canne à sucre et la transporte à la maison.

Comme animaux domestiques, les Indiens ont presque toujours un ou plusieurs taureaux achetés dans les villages de la Sierra, en particulier à Chiles et Cumbal, et qui leur servent de bêtes de charge pour l'exploitation de leurs fruits. D'ailleurs l'Indien et sa femme portent eux-mêmes des fardeaux considérables, dans des espèces de hottes faites de lianes tissées. Dès l'âge de 5 ou 6 ans, les enfants servent déjà de porteurs.

Les Indiens possèdent en outre des poules en grand nombre, quelques canards, des cochons d'Inde, des porcs qu'ils engraisent au maïs pour

la vente, et enfin le compagnon fidèle et misérable de l'Indien de toutes les régions, le chien qui ici est en général de très petite taille.

L'alimentation à Mallasquer a pour base la banane, qu'on mange soit crue lorsqu'elle est mûre, soit rôtie ou cuite quand elle est verte. Les autres fruits déjà cités plus haut, des œufs, un peu de viande de porc, quelques poules complètent ce régime presque exclusivement végétarien.

La boisson préférée est le « guarapo » qui n'est autre que le jus de la canne à sucre clarifié, cuit et fermenté. Le « guarapo » est pour l'Indien de Mallasquer, ce qui est pour l'Indien de la Sierra la « chicha » la boisson fermentée faite avec le maïs.

Chaque case possède un appareil rudimentaire pour extraire le jus de la canne à sucre : deux troncs cylindriques de bon bois sont maintenus au contact par des montants solides. L'un de ces rouleaux est fixe, l'autre mobile sur le premier à l'aide de batons fixés perpendiculairement à son axe. La canne à sucre est introduite entre les deux cylindres et broyée par la mise en mouvement du cylindre mobile. Il n'y a plus qu'à recueillir le jus « le miel » dans un récipient quelconque.

Les Indiens de Mallasquer, — et ce sont les seuls Indiens que j'ai rencontrés jusqu'ici en Equateur pratiquant cette coutume — mastiquent tous la feuille de coca dès l'âge de 7 ans et chose curieuse pour donner plus de force à la coca, l'associent aux centres des feuilles d'un arbre appelé « moquillo » que je n'ai pu déterminer. Ils appellent « mambi » cette cendre, d'où le verbe « mambiar » qui signifie dans leur langage « mâcher la coca ».

Ce mot de « mambi » doit être un des rares mots que ces Indiens aient conservé de leur idiome primitif. A l'heure actuelle, il parlent un espagnol plus ou moins correct, mélangé de quelques rares mots quichuas pris vraisemblablement dans la Sierra.

Le commerce des Indiens de Mallasquer se fait surtout par voie d'échange. Ils se procurent dans la vallée interandine les pommes de terre, l'orge qui ne poussent pas chez eux, les objets fabriqués, les outils de première nécessité, les taureaux dont ils ne font pas l'élevage, en échange des fruits excellents dont j'ai parlé plus haut, du miel, et de la cire, des planches de cèdre débitées par eux, etc... Ils viennent assez rarement jusqu'à Tulcan, par crainte de la petite vérole et préfèrent remettre aux Indiens de Chiles et de Cumbal leurs articles d'exportation et recevoir d'eux les différents objets dont ils ont besoin.

Ils ont en effet grand peur de la terrible maladie qui sévit avec tant de forces sur les populations indigènes de de la Sierra. Quand le fléau apparaît dans une famille de Mallasquer, les individus restés sains abandonnent immédiatement la maison, y laissant sans pitié le malade avec quelques aliments à sa portée et vont se construire un nouvel abri à quelque distance. Si le pauvre abandonné guérit, on l'accepte de nouveau, mais s'il meurt, on l'enterre aussitôt, et l'on démolit la case qui a abrité sa lamentable agonie.

La dysenterie exerce les mêmes ravages que la petite vérole et les

Indiens la redoutent tout autant. Le village de San-Juan a presque disparu à la suite d'une épidémie qui sévit il y a deux ans et tua environ 60 adultes et enfants dans les terribles conditions que je viens d'indiquer.

On ne s'étonnera pas de ces mœurs qui nous paraissent barbares quand on saura l'état d'isolement dans lequel vivent ces malheureux au sein de leurs immenses forêts, livrés à eux-mêmes, sans direction, sans autorité intelligente pour les guider. Il n'existe en effet dans la région qu'ils habitent aucun représentant soit du gouvernement équatorien, soit du gouvernement colombien.

Les chefs sont indigènes, pris parmi les Indiens, désignés par eux. Ce sont un gouverneur, deux alcades doctrinaires, 4 régidoves, et 4 commissaires fiscaux et alguazils.

La réunion de ces hauts personnages constitue le « Chapitre ». Pour entrer en fonctions, il doivent être reconnus par le curé de Cumbal qui leur fait promettre d'accomplir avec fidélité et justice leur emploi, et portent comme insigne de leur charge un bâton orné de feuilles d'argent ou de métal.

En l'absence d'un prêtre permanent et de tout représentant officiel, ce chapitre a les attributions les plus étendues : Il doit faire respecter les bonnes mœurs, veiller à la police; le gouverneur baptise les nouveaux-nés, donne l'autorisation pour les mariages, veille à ce que les Indiens reçoivent des alcades doctrinaires une instruction religieuse rudimentaire.

La cérémonie du mariage « civil » est curieuse. Le fiancé accompagné de ses parents, muni de quelques présents, précédé d'un concert de flûtes et de petits tambours se présente à la maison de celle qu'il a choisie. Tout le cortège entonne des chants appropriés à la circonstance et demande l'autorisation de pénétrer, autorisation qui est bientôt accordée. Le « guarapo » et l'eau-de-vie sont distribués à la ronde, puis un des assistants désigné à l'avance et en général choisi parmi les plus instruits du village présente la demande en mariage en termes choisis, entremêlant son discours de phrases religieuses et d'invocations de saints. Les parents de la fiancée prévenus pourtant à l'avance de la visite et de son but, hésitent, discutent, refusent, font toute une série d'objections que l'orateur doit réfuter avec éloquence, puis, quand les cruches de guarapo sont vidées, cèdent et remettent au jeune homme la fiancée désirée. Le jour est aussitôt fixé, où l'on doit se rendre pour donner une consécration officielle à l'union, chez le gouverneur. Celui-ci fait agenouiller les deux nouveaux époux, leur fait échanger soit un chapelet, soit une bague, leur donne quelques conseils et sa bénédiction, puis c'est le tour des parents de répéter les mêmes cérémonies : enfin le bal commence, le guarapo et l'eau-de-vie coulent à flots à nouveau : un nouveau mariage régulier est créé.

Le mariage religieux ne sera célébré que lorsque le curé viendra faire sa visite annuelle. A cette époque, les époux se séparent, la femme va au presbytère prêter ses services, tandis que le mari est employé pour les

\*

MESURES ANTHROPOMÉTRIQUES PRISES SUR LES INDIENS DE MALLASQUER

Numéro d'ordre.....	1	2	3	4	5	6
Nom.....	ESTOVAN CHAMEA.	NASRIO CHAMEA. (frère de mère du n° 3)	Rafael QUENDI. (frère de mère du n° 2)	JUAN de la Cruz MUAPAS (père du n° 5).	Manuel Mecias MUAPAS (fils du n° 4).	Francisco QUENDI.
Age.....	8 ans environ.	27 ans environ.	30 ans environ.	45 ans environ.	18 ans environ.	40 ans environ.
Sexe.....	Masculin.	Masculin.	Masculin.	Masculin.	Masculin.	Masculin.
Etat général.....	Bon.	Bon, corpulence moy.	Bon, corpulence moy.	Bon, corpulence moy.	Bon, corpulence moy.	Bon, corpulence moy.
Lieu de naissance.....	Mallasquer.	San Juan de Mallasquer.	San Juan de Mallasquer.	Mallasquer.	Mallasquer.	Untal.
Cheveux.....	Noirs.	Noirs.	Noirs.	Noirs.	Noirs.	Noirs.
Peau.....	N° 21.	N° 22.	N° 22.	N° 37.	N° 22.	N° 22.
Yeux.....	N° 1.	Intermédiaires entre les n° 1 et 2.	N° 2.	N° 1.	N° 1.	N° 2.
Sourcils.....	Noirs.	Noirs.	Noirs.	Noirs.	Noirs.	Noirs.
Barbe.....	Nulle.	Nulle.	Quelques rares poils noirs au menton.	Nulle.	Nulle.	Quelques rares poils noirs.
Moustaches.....	Nulles.	Nulles.	Quelques rares poils noirs.	Nulles.	Nulles.	Quelques rares poils noirs et durs.
Signes particuliers.....	»	Yeux un peu bridés.	Lobule de l'oreille adhérent.	»	»	Lobule adhérent.

MESURES DE LA TÊTE

Diamètre maximum antéro-postérieur..	172 <sup>cm</sup>	181 <sup>cm</sup>	180 <sup>cm</sup>	186 <sup>cm</sup>	174 <sup>cm</sup>	184 <sup>cm</sup>
Diamètre métopique.....	173	179	180	184	174	181
Diamètre transverse.....	140	143	142	153	145	155
Diamètre bizygomatique maximum ..	123	129	132	144	136	143
Diamètre bigonial.....	96	106	104	98	99	95
Longueur frontale minima.....	97	99	100	103	104	105
Hauteur de la face.....	124, 6	130, 5	138	141, 7	129, 7	130, 2
Distance du sommet du crâne au tragus.	146	153	153	160	150	164
Distance entre les deux tragus.....	138	147	140	146	143	151
Hauteur ophryo-buccale.....	83, 3	86, 5	90, 1	91, 8	86	89
Distance de l'ophryon à la sous-cloison.	64, 8	65, 4	67, 4	67, 8	64, 9	68, 3
Hauteur du nez (de la racine à la sous-cloison).....	41, 7	49, 8	"	49, 5	46, 1	54, 6
Largeur du nez.....	32, 8	39, 3	39, 1	41, 1	36, 2	43, 8
Hauteur ophryo-alycolaire.....	77	77, 3	80, 5	84, 7	80, 7	79, 7
Distance bi-angulaire interne.....	30, 8	31, 4	30, 2	35, 4	32, 2	32, 8
Distance bi-angulaire externe.....	87, 2	96, 7	91, 3	91, 8	92, 2	91
Largeur de la bouche.....	43, 1	50	50, 8	55, 3	47, 2	54, 3
Hauteur de la lèvre supérieure.....	18, 6	19, 8	21	24, 1	21, 9	21, 4
Épaisseur des lèvres.....	13	17, 7	15	15, 2	16, 7	7, 9
Hauteur de l'oreille.....	37, 5	61, 6	58, 2	58, 2	51, 2	62, 5
Largeur de l'oreille.....	33, 9	37, 2	36, 9	37, 4	36, 9	35, 9
Hauteur totale du visage.....	168, 3	177, 4	179, 9	181	166, 1	178, 5

MESURES DE LA TAILLE

Tour de cou	25cm8	31cm5	32cm3	33cm8	29cm2	32cm
Circonférence thoracique	70, 3	86	90	89, 6	78, 4	87, 8
Tour de taille (minimum)	66, 5	78, 9	78	79, 5	69, 5	"
Tour de cuisse (au-dessus du genou)	28	37	35	33, 8	31, 9	34, 3
Tour du mollet (maximum)	24, 9	39	35, 9	32, 5	30, 6	33, 8
Tour de jambe (au-dessus des malléoles)	17, 5	22, 2	21, 4	20, 6	20, 4	21, 5
Tour de bras (au niveau du V deltoïdien)	18, 8	28, 2	25, 5	24, 4	21, 9	25, 9
Tour de l'avant-bras (maximum)	18, 2	26, 3	24, 5	24	21, 1	24, 6
Tour du poignet (minimum)	12, 2	16, 9	16, 5	15, 2	14, 5	17, 5

MESURES DE LARGEUR

Diamètre bi-acromial	236mm	379	374	385	307	376
Diamètre bi-huméral	299	440	409	434	352	425
Diamètre bi-mamelonnaire	154	203	223	209	195	199
Diamètre de la taille (minimum)	210	267	264	260	230	"
Diamètre du bassin (maximum)	209	"	288	265	252	283
Diamètre bi-trochantérien	245	296	298	288	266	298
Distance entre les deux épines iliaques ant. sup.	172	237	243	225	217	247
Distance entre les 2 malléoles	60	78	74	74	75	77
Grande envergure	122cm9	163cm6	161cm05	162cm35	149cm2	155cm5

MESURES DE HAUTEUR

Taille totale	124cm	159, 55	153, 75	156, 5	148, 95	152, 4
Taille à partir du trou auditif	141, 35	146, 35	145, 45	142, 55	136, 25	138, 5
" du menton	103, 35	136, 3	132, 5	133, 35	126, 9	130, 45
Fourchette sternale	9, 05	128, 6	125, 5	125, 6	121, 2	122, 85
" du mamelon	90, 45	115, 5	114, 7	110, 05	110	110, 85
" de l'ombilic	74, 75	92, 35	89, 5	88, 8	86, 9	"
" du grand trochanter	64, 25	78, 3	79, 3	31, 7	76, 4	78, 2
" du genou	32, 8	42, 35	41, 8	41, 3	40, 9	39, 6
" du sommet de la malléole interne	5, 7	7, 2	6, 8	7, 5	6, 95	7, 4
Taille à partir du bord acromial	100, 05	127, 85	126, 85	130, 75	118, 7	122, 55
" du coude	75, 75	98, 85	92, 75	99, 5	91, 35	94, 45
" du poignet	59, 05	76, 3	70, 95	76, 75	70, 05	74, 2
" de l'extrémité inférieure du médius	45, 3	58, 2	54, 95	59, 45	53, 55	56, 9
Taille à partir de l'épine iliaque antérieure et supérieure	62, 65	86, 85	86, 4	88, 6	84, 4	82
Taille assis	65, 95	85, 65	83, 6	82, 9	79	83, 35

INDICES

Indice céphalique	81, 39	79, 00	78, 86	82, 25	83, 33	84, 23
Indice métopique	80, 92	79, 88	78, 88	83, 45	83, 33	85, 63
Indice nasal	78, 63	79, 34	"	83, 03	78, 52	80, 24
Indice auriculaire	58, 95	60, 38	63, 40	64, 26	72, 07	57, 44
Rapport de la taille debout à la taille assis	53, 48	53, 85	54, 37	52, 97	53, 03	54, 69

RIVET. — LES INDIENS DE MALACOUER 151

besognes extérieures à la maison. D'avance le fiancé et ses parents ont fait les préparatifs de la noce : des musiciens ont été retenus : deux porcs gras, quelques poules, des bananes, et du « guarapo » en abondance attendent les parents de la jeune femme et les invités que le fiancé doit aller chercher lui-même, aussitôt la cérémonie religieuse terminée. Les convives réunis, la scène de la bénédiction et des conseils aux jeunes époux se renouvelle pendant que la musique joue des airs graves et mélancoliques. Aussitôt après, la musique se fait joyeuse et bruyante, le festin, puis le bal commencent pour se terminer en une véritable orgie.

Les unions libres sont rares à Mallasquer : l'autorité jalouse de ses droits veille à faire respecter la moralité. Quand un couple de délinquants est signalé, le gouverneur et les alcades vont le trouver, de nuit s'il est nécessaire, pour que le flagrant délit soit plus évident, et obligent, fut-ce en usant de violence, les beaux parents, et les conjoints à se présenter pour les formalités légales devant l'autorité et plus tard devant le prêtre.

La venue de celui-ci est le grand évènement de l'année. Tous les ans, vers le mois de juillet ou d'août, le curé de Cumbal se rend à Mallasquer et y demeure 15 jours ou un mois. Les principales fêtes de l'année le « Corpus » (notre Fête-Dieu) la Nativité, Pâques, et la fête de quelques saints pour qui les Indiens ont une dévotion spéciale sont célébrées dans ce court espace de temps, chacune durant un ou deux jours suivant son importance. Les Indiens vont eux-mêmes chercher jusqu'à Cumbal le curé, dont ils paient en outre le déplacement, le traitant avec une grande considération et cherchant à lui éviter les fatigues d'un voyage vraiment pénible. A l'arrivée au village le prêtre est reçu avec pompe. Un cortège de musiciens (quelques flûtes : pingulles, plusieurs tambours, une grosse caisse) et de danseurs déguisés avec la plus étrange fantaisie l'accompagnent jusqu'à la cabane qui sert de presbytère, puis de toutes parts arrivent les Indiens apportant au prêtre des vivres provenant soit du pays même, soit des régions environnantes et de la Siarra : viande de bœuf, de mouton et de porc, poules, œufs, pommes de terre, sel, fromages, fruits et même des chandelles de suif pour son éclairage.

Les frais des diverses fêtes qui se succèdent de jour en jour sont supportés par des Indiens choisis d'avance, et appelés « priostes ». Il y a un certain nombre de priostes pour la fête du Corpus, un certain nombre de priostes pour la Nativité, etc... Chaque soir, le chapitre présente au prêtre les priostes de la fête du lendemain et lui remettent la somme fixée pour la célébration.

Les obligations des priostes sont les suivantes :

- 1<sup>o</sup> Faire célébrer une messe chantée, orner les autels, en installer le long du trajet que parcourra le procession et construire des arcs de verdure;
- 2<sup>o</sup> Payer le prêtre;
- 3<sup>o</sup> Lui fournir une contribution en nature le « Camarico ».

La fête commence par la remise du « Camarico », c'est-à-dire, des vivres de toutes sortes portés par 14 ou 20 Indiens avec l'accompagnement

habituel de musique, de pétards et de danseurs. Ces présents remis, la fête religieuse commence et l'on se rend en théorie à l'Eglise.

L'Indien a la folie de ces fêtes, et dépense sans hésiter en quelques jours les économies péniblement accumulées pendant toute une année de privation. Une émulation extraordinaire anime chaque prioste, chacun veut que la fête dont il s'est chargé efface en éclat celle dont a pris soin son voisin. Le titre de « prioste » est considéré par tous comme un honneur envié.

La série des fêtes terminées, le prêtre fait venir les alcades afin de se faire rendre compte des morts survenues depuis sa dernière visite, et le jour de son séjour destiné aux défunts, va visiter les tombes, récite quelques prières, et perçoit les droits d'enterrement pour chaque disparu.

Enfin avant son départ, il baptise les nouveau-nés, donne la bénédiction nuptiale aux jeunes couples et prélève le « diezmo » la dîme de la province.

Le retour du prêtre se fait dans les mêmes conditions que la venue. Une escorte d'Indiens l'accompagne jusqu'à Cumbal et le gouverneur lui fournit moyennant le prix modique de un réal soit 0 fr. 25 de notre monnaie des porteurs pour remettre à Cumbal les provisions considérables accumulées au cours des fêtes dans le petit presbytère de Mallasquer.

Malgré ces apparences, l'Indien de Mallasquer n'est catholique que de nom. Les idées religieuses frustes et incomplètes, que les alcades doctrinaires lui inculquent, sont plus près du paganisme que du véritable christianisme. Du culte catholique ils ont surtout retenu les cérémonies pompeuses, qui parlent à leur imagination d'enfants. Mais en réalité ils redoutent tout autant la « Vuja » être malfaisant et mystérieux, qui rôde dans leurs vastes forêts, autour de leurs misérables cases, que Dieu et ses Saints.

Tels sont ces Indiens séparés du monde civilisé par la haute barrière que forment en s'unissant le Chiles et le Cumbal, séparés et protégés; car le jour où le blanc attiré vers ces régions fertiles et riches y introduira le commerce et l'industrie, le jour où de larges voies de communication ouvriront largement à la civilisation ces vastes forêts encore vierges, l'Indien sera frappé à mort, voué à une disparition rapide, obéissant à la loi fatale qui poursuit les individus de sa race sous toutes les latitudes lorsqu'ils se trouvent en contact avec une race plus forte, plus active, plus intelligente.

---